

Mérodie
Joseph

LA SEMEUSE DE VENTS, I

La respiration du ciel



folio
FANTASY

Folio Fantasy

Mérodie Joseph

LA SEMEUSE
DE
VENTS
I

La respiration du ciel

Gallimard

© 2023, *VLB Éditeur, Montréal, Québec Canada.*

Couverture : Illustration de Matthias Haddad.
D'après photo © Turtix / Shutterstock

Mérodie Joseph est née en 1995 en Martinique, a grandi à Saint-Martin, et habite Montréal depuis plusieurs années. Titulaire d'une maîtrise en communications, elle a rédigé un mémoire sur l'afrofuturisme. *La respiration du ciel* est son premier roman.

Un

RUINES

Neige affermit sa prise sur le manche de son poignard sans quitter la brume des yeux. Dans les marécages de la Tourmente, les Limbes étaient plus denses et plus dangereux, aussi épais qu'une nuée d'orages qui monterait du sol pour rester suspendue dans l'air. Leur odeur caractéristique d'acier et de pluie était presque suffocante. Ils absorbaient les rares rayons de soleil qui s'aventuraient sous la couche nuageuse et créaient des monstres d'ombres et de fumée ; le moindre moment de distraction pouvait se révéler fatal.

Ses muscles se crispèrent et les poils de sa nuque se hérissèrent. Neige avait cru à un énième jeu de lumière, mais il s'était trompé ; quelque chose s'approchait bel et bien de lui. Il sortit complètement son poignard de son fourreau et plia les genoux en ignorant la vague de douleur qui lui traversa aussitôt le mollet gauche. Si c'était un aurochs égaré, il pourrait l'abattre sans trop de difficulté, en revanche s'il s'agissait d'un tigre des marécages ou d'un loup sinistre, il devrait fuir.

Affronter seul un tel animal était pire que de l'imprudence. Dans l'état où il se trouvait, c'était même du suicide.

Un bruissement attira son attention. Le son doux, inhabituel dans le silence mortuaire des marécages, accompagnait un vent tiède et caressant. Neige se figea quand la brise effleura son visage. Il n'y avait pas de vent dans la Tourmente, c'était une réalité bien connue. Pourtant, comme pour mieux s'amuser de son trouble, l'impossible courant d'air s'éternisa. La nappe de brume s'affina, éparpillée par la bourrasque. Elle forma d'abord des tourbillons de gaz verdâtre avant de s'écarter dans un frissonnement diapré, semblable aux mouvements d'un rideau de perles.

Neige se retint pour ne pas essayer la sueur qui lui chatouillait les tempes, toute son attention rivée à la forme noire qui se précisait lentement à travers le brouillard. La silhouette était trop mince pour appartenir à un aurochs et trop longue pour être celle d'un loup. Elle avait un aspect humain, mais cela ne le détendit pas pour autant – les étrangers pouvaient être plus dangereux que les bêtes sauvages, car ils étaient imprévisibles. Avec des gestes lents, il recula pour quitter la terre boueuse et rejoindre des plaques herbeuses plus stables.

Les marécages occupaient le fond d'une longue vallée étroite où coulait une rivière ténue. Neige ne les voyait pas à cause de la brume, mais le son des eaux acides et effervescentes lui parvenait clairement. Il pouvait aussi sentir leur présence, similaire à celle d'un gros animal à la respiration

broyante, car il émanait du cours d'eau une chaleur inconfortable. La rivière rongait tout ce qui cherchait à pousser sur ses berges. Neige devait s'assurer de garder ses distances.

Sur sa gauche, des collines et des falaises dentelées s'élevaient vers la voûte nuageuse, recouvertes par la végétation épaisse caractéristique du terrain. Au-delà de ces reliefs reposait le Grand Vide, le désert sec et froid qui constituait la majorité de la Tourmente, là où vivait Neige, comme la plupart des Solitaires.

Il évalua rapidement sa situation : avec sa jambe boiteuse, il n'allait pas réussir à franchir les collines en courant, mais la forêt lui offrirait plus de cachettes que les bords dégagés et glissants du fleuve. Il préférerait aussi s'éloigner de ce qui pouvait facilement se transformer en piège ; il n'avait aucune envie de mourir dévoré par l'acidité du torrent.

Le vent balaya les derniers filets de brouillard qui dissimulaient le nouvel arrivant. Le nœud qui raidissait le dos de Neige depuis qu'il avait remarqué la silhouette trouble se resserra. La présence incompréhensible des courants d'air le mettait mal à l'aise, mais quelque chose d'autre, qu'il ne savait expliquer, le dérangeait davantage... Tous ses muscles étaient douloureusement contractés, aux aguets.

— *Shnatu...* fit une voix étouffée, si fluette que Neige crut l'avoir imaginée.

L'enfant émergea des Limbes, telle de la fumée soudain incarnée.

— *Shnatu...*

Par instinct, Neige se courba et pointa la lame de son poignard vers l'apparition. L'enfant semblait devenir plus solide au fur et à mesure de ses pas titubants.

C'était une petite fille.

Une petite fille emmaillotée dans des haillons avec un visage gris de poussière et une lourde masse de boucles noires hirsutes. Elle ne devait pas avoir plus de dix ans et elle était horriblement maigre. L'espace d'un instant, ses yeux caves lui-sirent d'une étincelle sanguine dans la pénombre des marécages. Des marques de la même couleur brillèrent sur sa figure décharnée. Neige cligna des paupières et toute tension se volatilisa. Il ne resta plus que le spectacle pathétique d'une gamine mal nourrie et perdue. Sans même s'en rendre compte, il rengaina son poignard.

— *Shnatu...* murmura l'enfant.

Les larmes avaient tracé des sillons clairs dans la saleté qui lui couvrait les joues, mais elle ne pleurait pas – elle paraissait trop épuisée, comme si elle avait déjà tant pleuré qu'il ne lui restait plus rien à verser. Elle fut bientôt assez proche pour que Neige constate, malgré la crasse, que sa peau, d'un bronze sombre tirant vers l'onyx, était trop foncée pour être celle d'une Solitaire. En dépit de cela, il demanda :

— Où sont tes parents ? À quelle tribu appartiens-tu ?

L'enfant s'immobilisa.

— Est-ce que tu me comprends ?

— *Raznatu nai. Raznatu nai... Shnatu...*

Neige essaya de décortiquer les syllabes, en vain. Ce langage avait des consonances familières mais opaques.

Son malaise se renforça ; la langue archipélienne était connue de tous. Même les Solitaires et ceux qui parlaient encore les langages et les dialectes bannis par le Premier Oracle la comprenaient et savaient l'utiliser.

— D'où viens-tu ? demanda-t-il en faisant de grands gestes en direction des Limbes.

Le vent avait disparu et le brouillard avait retrouvé son épaisseur. L'enfant indiqua un point au sud-ouest. Neige connaissait assez bien les marécages pour savoir qu'il n'y avait rien dans cette direction si ce n'était plus de Limbes et de danger. La partie rationnelle de son esprit, endurcie par un demi-siècle vécu dans la Tourmente, lui criait d'ignorer cette étrange enfant et de rebrousser chemin, mais il savait que sa conscience ne le laisserait jamais tranquille s'il décidait de tourner le dos à un être en apparence si vulnérable. Dans un soupir, il franchit les derniers pas qui les séparaient.

La petite fille leva vers lui des yeux élargis par la faim et vides, à l'exception d'une faible étincelle d'étonnement et d'espoir. Elle avait un œil noir comme les nuits opaques de la Tourmente, et un œil gris fumé, pâle et terne, comme si la lumière l'avait décoloré. Neige frissonna et eut un mouvement instinctif de recul, mais avant qu'il ne puisse revenir sur sa décision de lui venir en aide,

la fillette vacilla, comme prise de vertiges. Neige la retint par réflexe en nouant ses bras autour de ses épaules osseuses. Lorsqu'il se rendit compte de son mouvement irréfléchi, il était déjà trop tard. Maintenant qu'il la tenait contre lui, il ne pouvait plus se résoudre à la lâcher. Elle était trop menue, trop froide et fragile.

Le cœur de Neige, cette noix desséchée, se fendilla. Ses muscles se rappelaient les gestes à moitié effacés par le chagrin. Il resserra son étreinte autour du petit corps et le souleva pour le tenir contre sa poitrine. Son mollet protesta, mais il pouvait supporter cette souffrance familière.

— Ça va aller, affirma-t-il à l'enfant. Ne t'inquiète pas, ça va aller, maintenant.

Elle ne dit rien – elle ne devait même pas comprendre ce qu'il racontait – mais elle ne se débattit pas. Neige ajusta sa prise de manière à pouvoir sonder les Limbes au-dessus de la tête embroussaillée de la fillette, puis marcha dans la direction qu'elle lui avait indiquée.

Il progressa longtemps dans la boue glacée, à travers la brume aussi épaisse que de la purée d'avoine. Il s'aventura dans une zone des marécages qu'il n'avait encore jamais explorée, plus plate et moins humide que le reste de la vallée. Bientôt, ses pieds trouvèrent une herbe sombre et anormalement sèche. Quelques arbres squelettiques firent leur apparition. Toute la végétation, sans surprise, était morte, empoisonnée par la rivière et l'air toxique.

L'enfant, recroquevillée contre sa poitrine,

avait les paupières mi-closes et remuait à peine. Elle était si légère et silencieuse que Neige faillit oublier qu'il la portait. Elle ne bougea que lorsque, aveuglé par le brouillard et distrait par sa jambe douloureuse, il trébucha sur les branches d'un vieil arbre affalé dans l'herbe. Il réussit à garder une prise ferme sur elle, mais dut s'arrêter pour étouffer le gémissement que lui arrachèrent les spasmes de son mollet blessé. La gorge serrée, les yeux embués de larmes, il s'appuya contre l'arbre le temps de reprendre son souffle.

La fillette porta son attention sur la clairière qui leur faisait face. Neige suivit son regard pour découvrir, abasourdi, les ruines de la plus large bâtisse qu'il ait jamais vue.

La Tourmente regorgeait de ruines. Plusieurs civilisations avaient vécu sur ces terres maintenant rongées par les Limbes, et les nombreuses traces de leur passage demeuraient. Ce dont les habitants des îles flottantes ne voulaient plus aboutissait également dans la Tourmente. Le peuple de Neige, les Solitaires, était d'ailleurs majoritairement constitué de chasseurs de trésors, d'antiquaires et de bricoleurs. Ils récupéraient ce que les Archipéliens avaient abandonné et se le réappropriaient.

Les Limbes facilitaient ce processus de recyclage, car tout ce qui se retrouvait dans les zones où le brouillard était dense se détériorait avec extrême lenteur. Neige s'était déjà promené dans des parties des marécages et du cimetière du ciel qui auraient pu avoir été arrachées à une autre

époque. Il avait déjà trouvé des épaves intactes d'aéronefs ayant été utilisés au temps des Grandes Dynasties et des fragments de huttes ayant servi pendant l'Âge des héros.

Mais jamais il n'était tombé sur quelque chose d'aussi majestueux et d'aussi bien préservé que les ruines qui se trouvaient maintenant en face de lui.

Le bâtiment sous ses yeux avait dû être d'une blancheur immaculée avant d'être envahi par le lichen malade de la Tourmente. Entre les plaques de mousse grise, il était encore possible de distinguer la pierre blanche et lisse des murs brisés. Les colonnes torsadées, bien que tombées dans la boue depuis plusieurs siècles, étaient encore d'une impressionnante beauté.

— C'est d'ici que tu viens? demanda-t-il à la fillette immobile dans ses bras.

Après un court moment d'hésitation, Neige décida de s'aventurer un peu plus dans la clairière. Derrière le premier bâtiment, d'autres attendaient. Une véritable ville se déploya devant ses yeux.

Il explora les lieux à pas mesurés, attentif aux moindres mouvements des Limbes, à la recherche d'un signe que la fillette était bien passée par là. Au bout d'une demi-heure, il remarqua des traces de pas dans la boue – des petites empreintes qui ne pouvaient appartenir qu'à un enfant.

Les traces passaient sous les vestiges d'une arche jadis majestueuse. Elle aussi était bâtie en pierre blanche, envahie par la mousse et recouverte de plusieurs couches de poussière grise. Même dans la lumière chiche et embrumée de la

Tourmente, Neige releva les gravures détaillées de sa façade. Il reconnut le symbole sculpté au centre de chacune des colonnes : un œil ouvert entouré de cils longs et fins, semblable à une représentation du soleil. C'était une image familière, aperçue plusieurs fois sur d'autres vestiges, surtout ceux qui se trouvaient dans le cimetière du ciel.

La voix de son père lui revint comme un écho distant. *Miroir*, avait-il dit, lorsque Neige l'avait interrogé sur cet œil omniprésent. Ils fouillaient alors des ruines près de la Fosse aux étoiles et son père lui apprenait à repérer les objets de valeur au milieu des débris. *C'est l'œil de Miroir, le dieu des Enfants des étoiles. Le dieu qui les a conduits à leur perte.* Le souvenir se dissipa aussi vite qu'il avait pris forme, ne laissant derrière lui qu'une profonde impression de malaise.

Éventuellement, Neige trouva ce qu'il cherchait : les traces de pas s'arrêtaient devant un coffre de taille humaine, semblable à ces cercueils où l'on place les Oracles pour la procession mortuaire qui précède leur incinération. Toutefois, contrairement aux cercueils des Oracles, celui-ci n'était pas fait en bois. Même brisé, à moitié englouti par l'ombre vaporeuse, le matériau dans lequel le coffre avait été fabriqué ne pouvait être mépris pour une matière aussi ordinaire que le bois. Il luisait dans la pénombre là où les quelques rayons de lumière le touchaient, irisé comme du cristal.

Neige connaissait cette texture étoilée, à cheval entre la glace et la pierre ; le cercueil était un

amalgame de gemmes. On les avait agencées les unes aux autres comme on emboîterait des cailloux après les avoir noyés dans de la résine. La surface n'était pas lisse mais granuleuse, creusée et bosselée, chaque gemme distincte, quoique fondue à ses voisines. L'objet avait été modelé avec un savoir-faire que les Archipéliens ne possédaient pas.

Les Enfants des étoiles, songea Neige en contemplant l'œil gravé sur le couvercle fracturé du cercueil. C'était par là que la fillette s'était échappée de l'enveloppe mortuaire, tel un oiseau brisant sa coquille. Neige ne pouvait pas même s'imaginer prisonnier d'une telle chose. Les gemmes étaient friables de nature, mais ce cercueil paraissait solide. Combien de temps l'enfant avait-elle frappé contre la pierre avant de réussir à s'en libérer ? Comment s'était-elle retrouvée là ? Pendant combien de temps était-elle restée prisonnière ?

Il fut incapable de décider s'il était émerveillé ou terrifié. Il ressentit la brûlure dans son mollet et l'humidité piquante des Limbes sur son visage avec une nouvelle intensité. La chaleur de la rescapée dans ses bras lui parut tout à coup extrêmement fragile.

Neige fit demi-tour, l'enfant serrée contre son cœur.

Deux

SOLITAIRE

Pour la première fois depuis longtemps, l'enfant se réveilla au chaud. Quand elle ouvrit les paupières, elle s'attendait à l'éblouissement des voix lumineuses et à l'attaque des rayons diffractés du soleil. Elle guetta les lacérations familières du froid sur sa peau engourdie. Elle s'était préparée : elle avait serré les poings et les dents, ravalé les cris qui commençaient déjà à enfler dans sa gorge, et elle se répétait la litanie que le temps avait gravée dans ses pensées : *tu dois vivre, tu dois vivre, tu dois vivre, tu dois vivre...* Mais elle eut beau attendre, elle eut beau redouter, l'horreur ne vint pas. La lumière qui lui toucha les yeux ne chercha pas à la blesser. Aucune voix ne chuchota des menaces et des lamentations dans ses oreilles.

Elle vit le plafond, loin de son visage, formé de planches et de poutres de bois sombre. Elle avait chaud, car elle était allongée près d'une cheminée allumée, sur une couchette étroite enfouie sous des couvertures rembourrées. Le craquement des bûches dans l'âtre meublait le silence de la pièce.

Une lourde odeur de nourriture complétait l'ambiance réconfortante ; elle reconnut l'arôme de légumes frais en train de mijoter qui provenait de la marmite en métal suspendue au-dessus des flammes et du plat posé sur la table instable placée au centre de la cabane.

Le mangeur attablé devant le plat était tellement immobile que l'enfant mit plusieurs minutes à se rendre compte de sa présence. Elle nota d'abord la bibliothèque surchargée de livres entre la porte et la couchette ainsi que les plantes séchées accrochées aux poutres du plafond avant de le remarquer, lui. Il avait pourtant une carrure impressionnante : de larges épaules, des bras épais, des jambes pareilles à deux troncs d'arbre et un cou de buffle. Ses arcades sourcilières prononcées projetaient de larges ombres sur sa figure et dissimulaient ses yeux. Une barbe hirsute, filée de blanc, masquait sa bouche, son menton et sa mâchoire. Une touffe de cheveux bouclés de couleur poivre et sel complétait le tableau peu amène.

L'enfant ne ressentit aucune peur. Elle percevait quelque chose de doux chez cet inconnu malgré son aspect terrifiant. D'une voix enrouée, elle lui demanda qui il était, mais il ne montra aucun signe qu'il l'avait entendue. Il se leva dans un craquement d'articulations et se dirigea en boitant vers l'étagère à l'opposé du lit. Sa démarche bancal, clairement douloureuse, éveilla en l'enfant des fragments diffus de souvenirs. Elle se souvint de mains larges et chaudes autour de ses épaules, d'une voix grave et rassurante. Elle se souvint du

froid, des voix, des cris, de la marche interminable à travers les ombres vertes, et de la chaleur de l'homme quand il l'avait trouvée.

Elle s'aperçut qu'elle pleurerait lorsqu'il s'approcha du lit en murmurant des paroles incompréhensibles, les mains levées en signe d'apaisement. Des éclats coupants de souvenirs débordaient de l'ouïe percée de sa mémoire. Elle se rappela le grondement de la terre, la main de sa mère dans la sienne, et sa voix terrifiée : *tu dois vivre*. Les dernières paroles qu'elle avait prononcées avant de disparaître derrière le couvercle kaléidoscopique.

L'enfant eut un sursaut. Un courant d'énergie roula dans ses muscles. Elle se leva en titubant. L'homme agenouillé près du lit lui posa une question qu'elle ne comprit pas.

Ses parents ne pouvaient pas se trouver loin. Ils devaient l'attendre derrière la porte. Elle devait leur dire qu'elle était vivante. Son père la prendrait dans ses bras, la soulèverait de terre pour la faire tourner dans les airs avant de la serrer très fort. Sa mère poserait un baiser sur sa tempe, caresserait ses cheveux en la regardant avec son petit sourire ému.

L'anticipation et le manque étranglèrent l'enfant. Elle se précipita vers la porte de la cabane et tira la poignée avec force avant de se glisser par l'ouverture. Aussitôt, le froid lui brûla la peau. Elle s'embourba dans un nuage de fumée. Partout où elle posa le regard, elle ne vit qu'une terre désolée dénuée de végétation, recouverte d'un brouillard si profond qu'il effaçait tout

horizon. Une vague glacée inonda ses entrailles. Elle crut qu'elle se noyait.

Quand les mains chaudes du propriétaire de la cabane la trouvèrent dans la pénombre, elle se débattit, refusant d'accepter la vérité. Elle hurla jusqu'à s'écorcher la gorge, appela ses parents, ses oncles, ses tantes, ses grands-parents. La brume engloutissait ses cris. Enfin, ses quelques forces l'abandonnèrent. Haletante, tremblante, elle se laissa porter jusqu'au lit près de la cheminée et ne se démena pas lorsque le géant la réinstalla sous les couvertures.

Il lui amena un bol de soupe chaude et odorante. Elle ne pouvait pas se souvenir de la dernière fois qu'elle avait mangé, mais elle n'avait aucun appétit. Il chercha son regard avant de poser une main sur sa poitrine et de prononcer distinctement :

— Neige.

Il répéta le mot trois fois, en articulant clairement, puis il tendit la main vers elle, d'un geste interrogatif. L'enfant savait ce qu'il lui demandait, mais elle s'aperçut avec un mélange de surprise et de terreur qu'elle ne se souvenait pas de son nom. Comment sa mère l'avait-elle appelée avant de lui lâcher la main ? Quel surnom sa grand-mère utilisait-elle quand elle l'aidait à entretenir les plantes de son jardin ? Sa mémoire la fuyait. Elle se rendit compte que ses souvenirs étaient déchirés. Comment s'appelait la rue où elle vivait avec ses parents ? À quoi ressemblait le chien de son cousin ? Pourquoi ne pouvait-elle pas se souvenir de la couleur des yeux de son père et

des traits du visage de sa mère ? Et que leur était-il arrivé à tous ?

Comme s'il pouvait sentir son agitation, Neige posa une main sur son épaule.

— Olive, articula-t-il en la pointant du doigt.

— O... Olive ? répéta-t-elle en testant maladroitement le nouveau nom sur sa langue.

Satisfait, il acquiesça. Puis il prit un air pensif et son regard redevint triste et grave. Il prononça une longue phrase dans laquelle Olive ne reconnut que le prénom qu'il venait de lui donner. Mais elle n'avait pas besoin de comprendre les autres mots pour savoir qu'il tentait de la reconforter.

Il savait ce qu'elle avait réalisé en sortant de la cabane. Non, ce qu'elle avait toujours su, depuis son réveil dans la boîte de lumières et d'échos.

Sa famille ne l'attendait pas quelque part dans la brume.

Elle ne pourrait plus jamais rentrer chez elle. Elle était seule.

*

Les premiers jours en compagnie de Neige furent difficiles. Ils ne parlaient pas la même langue et Olive ne connaissait et ne comprenait rien au monde dans lequel elle s'était éveillée. Au début, elle demeura alitée. Cachée sous les couvertures, elle passa ses journées à surveiller les mouvements de Neige dans la petite cabane. Il ne se plaignit pas qu'elle monopolisait sa couche, même s'il dormait par terre, sur un tas de

fourrures et de tissus rapiécés amassés devant la cheminée. Il vaqua à ses occupations en feignant de ne pas sentir son regard insistant sur lui.

Il sortait souvent, mais lorsqu'il était présent, chaque fois qu'il utilisait un objet, il le pointait du doigt en articulant soigneusement les syllabes qui servaient à le désigner dans son langage étrange. Il attendait qu'elle répète et il ne la laissait tranquille que lorsqu'il était satisfait de sa prononciation.

Il fit ainsi le tour de la petite cabane plus d'une fois, jusqu'à ce qu'Olive soit capable de nommer sans aide tout ce qui se trouvait sur les lieux. Elle apprit à demander de l'eau quand elle avait soif, à répondre par l'affirmative ou par la négative aux questions qu'il lui posait (« As-tu froid ? Faim ? As-tu besoin d'aller aux toilettes ? As-tu mal quelque part ? ») et à exprimer en quelques mots ses émotions.

Il apparut rapidement à Olive que Neige n'était pas une personne bavarde et qu'il faisait un grand effort pour lui parler chaque jour, afin qu'elle s'accoutume à sa langue. Quand il eut terminé de lui enseigner les noms des objets, il entreprit de lui décrire tout ce qu'il faisait, d'une voix bourrue, enrouée par le manque d'usage. Que ce soit le simple acte d'ajouter des bûches dans la cheminée ou celui de découper des légumes pour le repas du soir, il lui expliqua chaque geste tandis qu'il bougeait. Cette conversation à sens unique l'épuisait – il s'interrompait régulièrement pour soupirer – mais tous les jours, il parlait.

Même s'il lui fallut beaucoup de temps pour commencer à comprendre ce qu'il disait, Olive prit plaisir à l'écouter radoter. Son ton grave qu'il haussait rarement était réconfortant. Surtout, il différait des murmures qui l'avaient tant meurtrie dans la boîte de lumières. Neige était chaud, humain, réel. Petit à petit, grâce à lui, elle apprit à ne plus cauchemarder. Le souvenir du froid et des chuchotements du soleil s'atténua et devint moins menaçant, éclipsé par les calmes grommellements de Neige.

Quand elle fut enfin capable de dormir une nuit entière sans s'éveiller en sursaut et sans appeler ses parents à l'aide, Neige sentit qu'elle était prête à surmonter un nouveau défi. Il lui proposa de l'accompagner à l'extérieur pendant qu'il allait chercher du bois.

— Bois, dit-il en désignant les bûches entassées près de l'entrée. Viens chercher du bois avec moi.

La première réaction d'Olive fut un mouvement de recul, mais Neige ne la lâcha pas des yeux. Sans élever la voix, il répéta :

— Viens chercher du bois avec moi.

Olive comprit qu'il s'agissait d'un ordre, et qu'il ne la laisserait pas se défilier. Elle lui dit qu'elle avait peur, car c'était la vérité et elle avait remarqué qu'il se montrait toujours plus conciliant lorsqu'elle exprimait honnêtement ce qu'elle ressentait, mais son expression resta de marbre.

— Viens avec moi, articula-t-il. Je serai avec toi.

Il tendit vers elle l'une de ses grandes paumes calleuses. Olive fut enveloppée par son regard

sombre, éternellement tranquille. Si Neige restait à ses côtés, peut-être pouvait-elle se risquer dehors. Après tout, c'était lui qui l'avait sauvée de la brume. Après un instant d'hésitation, elle prit la main qu'il lui tendait.

Il l'enroula dans un lourd manteau de fourrure brune et lui fit enfiler plusieurs paires de chaussettes épaisses. Il avait brûlé les vêtements déchirés qu'elle portait quand il l'avait trouvée et n'avait conservé que ses chaussures. Le cuir était sec à craquer, mais en attendant que la nouvelle paire qu'il était en train de lui fabriquer soit terminée, elle devrait s'en contenter.

Il récupéra la hache appuyée contre le mur et ouvrit la porte. Immédiatement, les Limbes roulèrent dans leur direction et pénétrèrent par volutes dans la cabane. L'air glacé frappa la figure d'Olive et transperça ses habits. Inconsciemment, elle resserra ses doigts autour de la main de Neige. Sans se soucier de sa réaction, il l'entraîna à sa suite dans la pénombre glauque.

Ils ne firent que quelques pas, mais cela suffit à les séparer complètement de leur abri. Quand Olive se retourna, elle ne parvint pas à repérer l'habitation. Incapable de distinguer le haut du bas, le vertige la prit. Sa bouche s'assécha. Elle crut qu'elle tombait comme elle était tombée ce jour-là, avant que les nuages ne l'avalent. Comme une vague sismique, les voix remontèrent jusqu'à ses perceptions, gagnèrent en ampleur, en intensité, en insistance. *Aide-nous, tue-nous, sauve-nous, s'il te plaît...*

— Olive?

La voix de Neige la ramena à la réalité. Elle s'était immobilisée et agrippait sa main avec une telle brutalité que ses propres doigts s'étaient engourdis. Embarrassée, elle desserra sa poigne.

— Ce sont les Limbes, annonça Neige sans la quitter du regard. Ils ne te feront pas de mal. Ce sont les maîtres de ces terres maudites que nous appelons la Tourmente. Il y a longtemps, lorsque les déesses Mirma et Écal se sont affrontées, elles ont brisé le monde. Les îles flottantes se sont arrachées à la terre, ce qui a permis aux Limbes de s'échapper de l'entre-monde. Parce qu'ils sont issus du chaos des dieux, les Limbes sont toxiques et dangereux pour les créatures de notre monde, mais les Solitaires peuvent y survivre parce qu'Écal nous a bénis, changés pour que nous puissions les supporter.

La mention des îles flottantes hérissa la nuque d'Olive. Les paumes de ses mains devinrent moites et il lui sembla entendre le son lointain d'une explosion. Elle sursauta et sonda le paysage, mais elle ne trouva rien d'autre que les dessins silencieux et éphémères des Limbes. Neige, lui-même, ne semblait avoir rien entendu et continuait d'avancer.

Comme il la tenait toujours, Olive n'eut d'autre choix que de le suivre. Leurs mouvements effilochèrent les rubans de brouillard, et quand ils furent suffisamment proches de leur destination, Olive aperçut un apprentis rempli de rondins. Appuyée contre l'un des poteaux, une vieille brouette attendait que Neige vienne la récupérer. Il lâcha la

main d'Olive afin de pouvoir pousser la brouette jusqu'à un empilement de bûches. La pénombre trouble l'absorba, et il ne resta bientôt plus de lui qu'une forme approximative. Aussitôt, la terreur explosa dans les entrailles d'Olive. Des sueurs froides mouillèrent sa nuque et son dos. Elle esquissait un pas en avant pour le rejoindre, lorsqu'un mouvement sur sa gauche attira son attention.

Une ombre large se découpait derrière la mer brumeuse. Olive crut tout d'abord qu'il s'agissait de l'un de ces mirages brefs mais convaincants créés par les agitations paresseuses des Limbes, cependant les mouvements de la silhouette possédaient une vigueur consciente.

— Qu'avons-nous donc là ? demanda l'apparition.

Les Limbes s'écartèrent, permettant à Olive de distinguer celle qui venait de parler. La visiteuse était vêtue de plusieurs couches de fourrures grises dont l'épaisseur accentuait sa stature déjà imposante. Sa petite tête sortait de l'amas de vêtements comme un bâton pointerait au-dessus d'une colline, alourdie par de grosses boucles d'oreilles en bois peint et une large capuche qui dissimulait les traits de son visage. D'un seul regard, Olive sut que cette femme était de la même nature que Neige. Tout comme lui, elle était très grande et très large. Elle ne boitait pas, mais elle avançait avec ce mélange de grâce et de lourdeur qui caractérisait tous les gestes du Solitaire.

— Frimas, dit Neige en surgissant derrière Olive.

Il la tira près de lui d'une main ferme, comme s'il cherchait à la protéger de l'inconnue.

— Je n'attendais pas ta visite.

— Évidemment, rétorqua Frimas. Je m'en suis assurée.

Elle pencha la tête en direction d'Olive, un geste d'interrogation.

— C'est une longue histoire, soupira Neige. Que fais-tu ici ?

— Tu ne m'invites pas à l'intérieur ?

Neige n'était habituellement pas expressif, mais en cet instant, Olive nota de la réticence sur ses traits. Il observa Frimas sans bouger durant une fraction de seconde, main droite posée sur l'épaule d'Olive dans un geste protecteur, main gauche refermée autour du manche de sa hache. Éventuellement, il soupira et les conduisit à la cabane.

Dès qu'il eut ouvert la porte, Frimas le bouscula pour se rapprocher du feu, comme si elle était chez elle et que Neige était son visiteur. Les paumes de ses mains étaient larges et osseuses, les bouts de ses doigts teints en rouge. Lorsqu'elle ôta sa capuche, elle révéla un visage strié de rides sévères, des yeux sombres presque aveugles, dépourvus de sourcils, et un front ceint d'une couronne de perles rouges et blanches. Sa peau avait le même ton olivâtre que celle de Neige.

Neige versa des feuilles de thé et de l'eau dans une casserole qu'il posa sur le feu. Ses mouvements étaient mécaniques, rodés ; ce ne devait pas être la

première fois qu'il recevait la vieille femme. Il fit signe à Olive de s'installer sur la couchette avant de s'asseoir à table, face à Frimas.

— Le conseil a décidé. Le mariage se tiendra dans deux cycles, durant la saison des loups, annonça Frimas après avoir jeté un dernier regard méfiant en direction d'Olive.

— Vous deviez ôter mon nom de l'urne...

— Ce n'est pas quelque chose que tu peux décider, et tu le sais très bien. C'est ton rôle de poursuivre ta lignée et celle de notre tribu.

— Je l'ai déjà fait.

Un silence tendu s'abattit sur la cabane. Olive baissa instinctivement le regard. Elle avait la sensation d'être une intruse et d'assister à une conversation dont elle n'aurait pas dû être témoin.

— Nous regrettons tous la mort de Bruine et de Cerise, dit Frimas d'un ton plus doux. Mais ce n'est pas en te coupant de tous que tu les ramèneras à la vie. Ce qui est mort n'est plus et aucun sacrifice des vivants ne pourra y remédier.

Le visage de Neige s'assombrit mais il garda le silence. Olive ne l'avait jamais vu aussi tendu. Elle se demanda comment Frimas pouvait soutenir son regard. Même si ce n'était pas Olive que Neige regardait, son expression réussissait à la faire trembler.

— Qui est-ce ? soupira-t-il.

— Sereine, la fille d'Aube et d'Ombre. Nous avons pris en compte tes préférences et nous avons choisi une femme de ton âge. Elle vit à la frontière du Grand Vide et de la Fosse aux étoiles.

— Je sais où elle habite. Nos parents se connaissent.

— Excellent, tu dois donc aussi savoir que sa famille est l'une des plus anciennes de notre tribu. Son sang est l'un des plus purs de la Tourmente, ce qui fait d'elle un excellent parti. Tu es très chanceux.

— Mais ? devina Neige.

— Elle demande une dot importante, et je ne suis pas certaine que tu puisses actuellement t'en acquitter. Tu as jusqu'au prochain cycle pour rassembler les biens nécessaires. Je te conseille de t'y mettre rapidement.

— Et si je ne rassemble pas l'argent ?

Frimas fronça les sourcils, comme si la suggestion même l'outrageait. Elle but une gorgée de thé avant de répondre.

— Tu sais quel affront cela représenterait pour elle. Étant donné son statut parmi les nôtres, tu deviendrais un paria. Le conseil a décidé. Tu dois payer la dot de Sereine et l'épouser.

Neige baissa les yeux. Seuls son poing crispé et son expression lugubre révélèrent les émotions qui s'agitaient à l'intérieur de lui. Confrontée à son silence, Frimas soupira.

— Je m'adresse ici à toi en tant qu'amie de longue date, et non plus en tant qu'Ancienne. Ce mariage est bon pour toi. Nous savons que tu peux payer cette dot. Depuis l'accident... Neige, tu t'es refermé sur toi-même. À quand remonte la dernière fois que tu t'es rendu à un Rassemblement ?

— Depuis quand reproche-t-on à un Solitaire sa solitude ?

— Il y a une différence entre solitude et isolement. Nous avons besoin les uns des autres pour ne pas perdre ce qu'il nous reste d'humanité dans les Limbes. Je m'inquiète pour toi.

— Tu ne devrais pas, gronda Neige.

La colère étouffée contenue dans cette simple phrase sembla ébranler le calme de Frimas. Elle pinça les lèvres et, pour la première fois depuis le début de leur conversation, elle fixa son attention sur Olive.

— Vas-tu finalement m'expliquer ce que cette enfant fait ici ? Est-ce une cousine de Bruine ?

— Elle s'appelle Olive.

— Neige... D'où vient-elle ?

Sous le regard insistant de Frimas, Olive eut à nouveau l'impression de ne pas être à sa place. Elle remua imperceptiblement, partagée entre l'envie de prendre la fuite et celle de rester la plus immobile possible.

— Je l'ai trouvée dans les marécages il y a un cycle. Elle s'était égarée dans les Limbes.

— Tu sais que ce n'est pas la question que je t'ai posée, répondit froidement Frimas. Elle n'est pas une Solitaire. Elle est... marquée... Comment cela est-il possible ?

— Je l'ignore.

Frimas porta ses mains décharnées à la couronne de perles qui lui ceignait le front, puis murmura quelques mots inaudibles sous son souffle, peut-être une prière.

Mérodie Joseph

La Semeuse de vents, I

La respiration du ciel

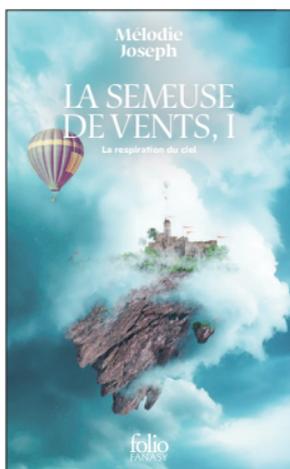
Les marécages de la Tourmente, territoire désolé et perpétuellement envahi par une brume toxique, sont un endroit mortel pour qui n'est pas Solitaire. C'est pourtant une fillette bien vivante, quoique affaiblie, que Neige voit émerger des Limbes. L'enfant, qu'il baptise Olive, porte des marques étranges sur le visage et n'a aucun souvenir de son passé. Conscient que seul son peuple peut survivre au poison qui dévaste la terre, Neige est contraint de l'abandonner sur un des archipels flottant au-dessus des nuages. Peu à peu, des fragments de la mémoire morcelée d'Olive lui reviennent, en même temps qu'un dangereux pouvoir se réveille en elle. Ses origines ont-elles un lien avec les mystérieux Enfants des étoiles qui peuplent les légendes des Solitaires ?

Avec *La respiration du ciel*, Mérodie Joseph commence une saga de *fantasy* dans un univers qui emprunte au *steampunk* autant qu'au merveilleux et cache de nombreux secrets, parfois inavouables...

Mérodie Joseph est née en 1995 en Martinique, a grandi à Saint-Martin, et habite Montréal depuis plusieurs années. Titulaire d'une maîtrise en communication, elle a rédigé un mémoire sur l'afrotourisme. *La respiration du ciel* est son premier roman.

folio
FANTASY

FOLIO-LESITE.FR/FOLIOSF



La semeuse de vent I - La respiration du ciel
Mélodie Joseph

Cette édition électronique du livre
La semeuse de vent I - La respiration du ciel de Mélodie Joseph
a été réalisée le 6 mars 2024 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073037473 – Numéro d'édition : 613875).

Code produit : U59851 – ISBN : 9782073037497.

Numéro d'édition : 613877.